Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 48

Artikel: In vino veritas : (dans le vin est la vérité)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197199

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les surnoms de Guillaume II.

Sous le titre : *L'Empereur errant*, le *Petit Parisien* publiait, à l'occasion du départ de Guillaume II pour la Terre-Sainte, un article assez curieux au sujet des surnoms que la passion des incessants voyages de ce souverain lui a valu En voici quelques extraits :

« L'empereur d'Allemagne déteste l'incognito; il aime à se faire voir, et pour chaque pays qu'il visite, il a dans ses malles trois ou quatre uniformes de circonstance, aussi décoratifs et pittoresques que possible. L'habit bourgeois lui déplaît; il le porte très rarement, quoiqu'il ait, rien que pour les effets civils, un tailleur à Berlin, un à Londres et deux à Vienne.

Ce besoin de représentation, joint à la manie vagabonde qui l'entraîne continuellement aux quatre coins de l'Europe, n'a pas manqué de frapper les Allemands. Ceux-ci, dans l'intimité, appliquent volontiers des sobriquets aux personnages en vue. Guillaume II le sait. Des indiscrétions lui avaient appris que son peuple l'appelait « l'Empereur errant ». Un soir qu'il dînait avec son frère, le prince Henri, le duc de Connaught, et le major von Plessen :

— Il m'est revenu, leur dit-il, qu'on m'avait baptisé dans le peuple « l'Empereur errant »; mais je connais mes sujets et je serais fort étonné qu'ils ne m'eussent point infligé d'autre surnom.

Là-dessus, le prince Henri et le major échangèrent un coup d'œil en se tenant de ne pas éclater de rire. Guillaume surprit ce coup d'œil.

— Qu'est-ce? dit-il. Connaîtriez-vous cet autre surnom?

Et comme le major, directement interpellé, balbutiait, le nez dans son assiette, une excuse vague :

— Eh bien! reprit Guillaume II, si vous ne voulez pas parler pour me faire plaisir, que ce soit par ordre.

Le major dut s'exécuter : il apprit donc à son souverain, avec toutes les précautions de langage et les circonlocutions voulues, que les soldats l'appelaient familièrement *Fritz-Alarm* et les marins *Gondola-Billy*.

Le surnom d' « Empereur errant » s'explique par les continuels déplacements de Guillaume II. Celui de *Fritz-Alarm* n'est pas moins mérité. Disons d'abord que Fritz, diminutif amical de Frédéric, est un terme générique qui sert à désigner chez les Allemands les princes encore jeunes; le terme *Alarm*, qui lui est accolé et qui vient de notre mot français « alarme », fait allusion à un des passe-temps favoris de l'Empereur.

« Fréquemment, dit Mme Candiani, les nuits où le sommeil se montre rebelle, Guillaume II se lève précipitamment et court donner l'alarme dans n'importe quelle caserne de Berlin ou des environs. Il est soit onze heures du soir, soit deux heures du matin, ou un autre moment indu, et il faut s'équiper complètement, courir par la ville en quête des officiers, etc., tout mobiliser en un mot, comme si le corps devait être avant l'aube dirigé vers la frontière. L'opération se complique singulièrement quand il s'agit de l'artillerie ou du génie. Souvent, si c'est de l'infanterie ou de la cavalerie qu'il a fait mettre ainsi sur le pied de guerre, le souverain pousse l'expérience jusqu'à envoyer les troupes au quai d'embarquement de la gare où elles auraient, le cas échéant, à effectuer leur départ idéal. »

Le lendemain d'ailleurs, et pour peu que l'opération ait réussi, les amnisties, exemptions, permissions et décorations, pleuvent sur les officiers et les soldats. Ni les uns ni les autres ne songent donc à se plaindre lorsque la sonnerie d'alarme les réveille en sursaut, et il s'en trouve même pour estimer qu'elle n'éclate pas assez fréquemment.

Et *Gondola-Billy?* direz-vous. Il s'agit ici d'un sobriquet maritime. Guillaume II, qui s'est fait construire pour ses déplacements continentaux un train spécial, vrai « palais nomade », d'un luxe extraordinaire, avec ses quatre chambres à coucher, sa *nursery*, sa salle de bains, sa salle à manger et son salon bourré d'objets d'art, possède aussi, pour ses déplacements sur mer, non point une « gondole », comme tendrait à le faire croire le sobriquet ci-dessus, mais un bel et bon yacht cuirassé, *le Hohenzollern*, qui a tout le confortable d'un navire de plaisance avec tout l'attirail d'un navire de guerre, depuis les canons jusqu'aux tubes lance-torpilles.

In vino veritas.

(Dans le vin est la vérité.)

Certes, voilà un proverbe latin qui n'est pas toujours vrai, tant s'en faut, témoin ces vers amusants et spirituels de Petit-Senn :

Dans un joyeux banquet, dont j'ai triste mémoire,
A côté d'Isabeau le sort m'avait placé;
Yeux louches, nez camard, bouche immense et peau noire,
Voilà, dans un seul vers, son visage tracé.

Son humeur répondait à sa triste figure
Que bons plats et bons vins seuls pouvaient dérider,
A table, elle savait remplir outre mesure
Son verre, son assiette et surtout les vider.

Par malheur, entre nous était une bouteille
D'un vin vieux, le meilleur qu'ait produit le raisin,
Qui d'un monstre hideux ferait une merveille
Pour qui le sablerait auprès d'un tel voisin.

Le premier verre bu, jugez de ma surprise?
Les deux yeux d'Isabeau me semblèrent d'accord,
Son nez se redressa, sa peau parut moins bise
Et sa bouche sourit, moins grande que d'abord.

J'avale un second verre et je la vis parée
Des grâces qui sortaient de la douce liqueur;
Puis un troisième, hélas! et mon âme égarée,
Sollicita sa main et lui donna mon cœur!

Elle devint ma femme. Oh! depuis cette époque,
J'ai pris Bacchus en haine et la vigne en horreur,
Je ne bois plus de vin, son odeur me suffoque,
Et l'aspect d'un flacon me remplit de terreur.

La vérité n'est point dans le jus de la treille,
Et si les gens, jadis, la cherchaient dans un puits,
Morbleu, je le sais trop, au fond d'une bouteille,
On la trouve encore moins, comme j'ai vu depuis.

Pour juger une fille, il faut un œil sévère,
Il faut à la raison demander son flambeau,
Mais si pour sa lunette on veut prendre son verre,
On risque, ainsi que moi, de choisir... *Isabeau!*

Fricasse et sa fenna.

Fricasse étâi on gaillâ coumeint on ein vâi prâo soveint: quand l'ont on part dè verro dein lo casaquin, po on rein tsertsivè rogne à tot lo mondo et s'eimpougnivè avoué quoui que sâi.

Sa fenna, la pourra Françoise, n'avâi pas tot plliorâ pè lo bri, vo pâodès comptâ, kâ se n'hommo l'âi ein fasâi vairè dâi grises. Tsaquiè iadzo que reintrâvè fin battant à l'hotò, fasâi on détertin dè la métsance: trossivè lè chaulès, l'épéclliâvè lè tepins et lè z'écouallès, l'einvouyivè lo coquemâ et lè mermitès avau lè z'égrâ et frezâvè tot. L'est por cein que l'âi desiont Fricasse, que l'avâi, ma fai, bin meretâ.

Quand véyâi arrevâ 'na carra, la Françoise tracivè sè remisâ tsi 'na vezena po ne pas ourè cllia chetta et surtot po s'esquivâ dâi coups dè châtons, kâ, avoué on diabllio d'hommo dinse coumeint volliâi-vo què 'na fennè l'âi pouessè teni. L'hotò étâi on vretabllio einfai! Assebin, la pourra corsa desâi soveint : « Lo bon Dieu, qu'est tant bon, mè débarrassâi pi dè 'na bourtia dinse!

Ia cauquiès teimps, Fricasse est zu sacâorè lè tsatagnès et on iadzo que fut pè su l'abro, aguelhi su 'na besse, lo pi l'âi lequè quand bin l'avâi met dâi grépès et le vouaiquie avau, que l'eut on part dè coûtès trossaïès. L'ont du lo portâ à l'hotò su 'na suvire et allâ queri lo mâidzo.

Quand stusse l'eut prâo vouaiti, dese que n'iavâi pas rein què lè coûtès dè rontiès, mâ que y'avâi oquiès que n'allâvè pas per dedein et que falliâi férè n'opérachon. Lo maidzo, qu'étâi on tot dzouveno, ne volliâvè pas cein férè tot solet et a démandâ que y'aussè ion dè sè collègues po l'ai bailli on coup dè man, et lo vont criâ.

Quand l'âi on zu replliaci lè coûtès ïo faillai, que lo pourro Fricasse a fé dâi bramaïès dè la métsance, lè dou mâidzo, qu'étiont l'on a drâita et l'autro à gautse dâo l'hi, ont peinsâ dè lo laissi dremi on bocon dévant dè l'âi férè cll'opérachon; mâ Fricasse lâo za de :

— Fédès-pi, se vigno à mouri ora, mouretré coumeint noutront seigneu, eintrè dou bregands!

Quand l'ont zu charcutâ pè dedein et que l'ont zu vu cein que y'avâi, lè mâidzo ont de à la fenna que Fricasse ne poivè pas s'ein teri et que n'ein avâi pas po houit dzo. « Preni-z'ein voutron parti, Françoise », se lâi desiront.

— Mon parti est vito prâi, avoué on n'hommo dinse! fâ la fenna.

Et la dzo d'après, met la mermita su lo fu, décrotsè on jambon â la tsemenâ et lo met couairé ein sè deseint : « Sarâ prêt po lo dzo dè l'einterrâ ».

Mâ Fricasse, que cheintâi cllia boune odeu dè jambon du lo lhi, criè sa fenna po l'âi ein démandâ 'na brequa.

— Rein dè cein, l'âi fe la Françoise, ne vu pas l'eintamâ hoai! Et que mè foudrâ-te bailli âi pareints et âi porteu lo dzo dè te n'einterrâ! Te l'âi sondzè pas, té que n'â jamais eu couzon dè rein!

Puissance navale de l'Angleterre. -- A l'occasion du conflit entre l'Angleterre et la France au sujet de Fachoda, on a publié une étude intéressante sur les forces navales de l'Angleterre. Nous en extrayons ces quelques détails :

La marine anglaise est redoutable. Le gouvernement britannique a fait pour elle des sacrifices immenses. L'Angleterre possède 54 cuirassés de haute mer, 17 garde-côtes, 292 croiseurs, 156 torpilleurs. Parmi ces derniers il faut compter 42 bâtiments que les Anglais appellent *torpedo destroyers* (c'est-à-dire destructeurs de torpilleurs, car ils sont moins préoccupés d'attaquer avec des torpilles que de se préserver contre celles de leurs adversaires éventuels.)

« C'est là, dit le *Petit Parisien*, à qui nous empruntons ces détails, la flotte la plus formidable que les mers aient jamais portée. En outre, l'Angleterre a quelques navires dont le rôle serait d'accompagner les escadres, en ayant sur leur pont une escadrille de petits torpilleurs qu'ils « ponderaient », le moment venu, sans avoir exposé ces frêles coquilles de noix aux dangers de la navigation.

« Mais que demain les bateaux sous-marins deviennent pratiques, et la guerre maritime se trouvera bouleversée. Aussi les Anglais témoignent-ils une profonde méfiance pour ces engins de l'avenir; et c'est probablement de la prévision. »

Face à l'ennemi.

Le maréchal de Luxembourg, à qui la France doit les plus grandes victoires qui illustrèrent le règne de Louis XIV, était affligé d'un désavantage physique qui ne nuisait pas pourtant à ses incomparables qualités militaires.

A la prise de Lérida, il était au premier rang; le premier aussi à la bataille de Lens. A Lens, quoique sous les ordres du Grand Condé, il sut se distinguer au point de conquérir la dignité suprême, le bâton de maréchal de France. C'est à lui que nos armées durent la prise de Valenciennes et celle de Cambrai, puis les victoires de Cassel et de Mons. Il débloqua victorieusement Charleroi dont le prince d'Orange faisait le siège et le battit à plates coutures. C'est lui encore qui remporta, au nom de la France, la célèbre bataille de Fleurus, celle de Steinkerque et aussi celle de Nerwinde.

Dans l'armée, on l'appelait le vaillant bossu, et le prince de Conti l'avait surnommé familièrement le *tapissier de Notre-Dame*, faisant allusion, par ce glorieux sobriquet, aux innombrables drapeaux ennemis enlevés par le maréchal de Luxembourg, dont les voûtes et les pilliers de la cathédrale métropolitaine étaient littéralement tapissés.

Jamais il ne vint à l'esprit de personne l'inconvenante pensée de rire de la gibosité du vaillant maréchal.

Sa déformation, du reste, ne le rendait nullement grotesque, et c'est à peine s'il avait une épaule plus arrondie, plus protubérante que l'autre.